

Wilhelm von Humboldt et notre avenir

Au sujet de Thomas Brunner : *Wilhelm von Humboldt als Wegbereiter einer menschenwürdigen Sozialgestaltung* [comme pionnier d'une configuration sociale digne de l'être humain] Édition Immanente, Berlin 2024, 196 pages 22€

Thomas Brunner place en avant de son ouvrage sur Wilhelm von Humboldt, comme pionnier d'une configuration sociale digne de l'être humain, une citation de l'entrepreneur et mécène des arts, Kurt Herbert, qui commence par ces mots : « Je crois fermement que sans préserver l'héritage de Wilhelm von Humboldt, nous ne maîtriserons pas notre présent et perdrons notre avenir. » Ce jugement de l'année 1986, donne l'impression d'avoir été prononcé à l'emporte pièce — or, on voudrait bien volontiers lui donner raison après avoir lu ce « petit écrit » (p.15) Comme le précise déjà le sous-titre, il ne se comprend pas comme une biographie, il s'approfondit dans le leitmotif d'un destin particulier. À l'occasion de quoi l'auteur est parvenu d'une manière convaincante à relier, la configuration intuitive et richement idéelle, de cette personnalité aux facettes multiples et profondes, avec une considération symptomatologique de la vie spirituelle du centre européen. Cette vie spirituelle, comme source archétype d'une société dignement humaine a toujours été ce qui tient au plus profondément au cœur de l'auteur, comme il en a déjà fait part, par exemple dans un petit volume précédent, en 2005, consacré à : *Friedrich Schillers künstlerisch-Soziale Innovation [L'innovation artistique et sociale de Friedrich Schiller]* (Berlin 2005).

Ce présent travail sur Wilhelm von Humboldt, comme nous le lisons dans la préface, souffre fréquemment du fait que les auteurs n'ont pas la capacité d'appréhender « ce qui n'est pas dérivable des traditions du penser coutumier. » Ainsi la reproche que Humboldt n'aurait aucune réponse à donner au sujet de notre monde technicisé, tombe dans le vide, une fois que l'on a compris qu'il ne s'agit absolument pas de savoir « comment l'être humain s'approprie ce monde technique », mais plutôt de savoir quelle relation au penser lui-même il se conquiert ainsi » (p.11). En conséquence de quoi la lecture de cet ouvrage requiert la prédisposition d'une réflexion consciente sur les sources spirituelles de l'âme de conscience moderne. Il est moins à comprendre comme une « élaboration scientifique », car il doit inciter beaucoup plus « l'imagination intuitive du lecteur individuel, à explorer ses propres possibilités. » (p.15). C'est toutefois directement le caractère « incomplet et ouvert au futur, de l'œuvre de la vie de Humboldt sous maints points de vue, qui la rend si dynamiquement sollicitante ». (pp.14 et suiv.).

Brunner ouvre sa considération sur cette œuvre de vie — encore bien avant de thématiser le chemin de formation de Humboldt — par un paragraphe consacré à sa « capacité absolument primordiale » (p.19), pour faire savoir que : le destin s'est arrangé de sorte à faire de Humboldt un conciliateur entre les deux esprits aux antipodes l'un de l'autre que pouvaient être Goethe et Schiller et de promouvoir essentiellement ainsi le classi-

cisme de Weimar, à l'occasion de quoi il n'est pas possible de méconnaître un amour particulier adressé au génie de Schiller. À partir de cette ouverture, l'auteur nous rapproche progressivement de cette personnalité surprenante, dont le motif de vie est à caractériser, à tous les points de vue comme relevant du concept de médiation et de conciliation. C'est pourquoi le cheminement de la formation de Humboldt est moins à présenter à l'instar de celui d'un développement intellectuel, mais plutôt à l'instar d'une succession de rencontres et comme il eut l'occasion de le désigner lui-même : « comme une formation de mon cœur » (p.23). D'où il s'efforçait moins à rechercher un « lieu fixe d'habitation durable » (p.24) tel que les êtres humains apprennent à connaître dans leur propre cadre de vie : il se comprenait donc comme un Européen.

Défendre l'individu libre

À 22 ans seulement, Humboldt fait l'expérience de la Révolution française à Paris. Tout d'abord partisan de l'état providence, il en vint au discernement, suite aux événements révolutionnaires, « que le gouvernement, lequel est censé veiller au bonheur et au bien-être physiques et moraux de la nation », conduit au « pire despotisme oppressif ». (p.28) Cette conviction se retire de ses « idées en vue d'une tentative de mettre des limites à l'efficacité de l'état » (1792), lesquelles, à ces moments de sa vie, n'avaient guère échappées à la censure et ne devaient paraître qu'en extraits dans le magazine de Schiller *Neu Thalia*.^(*) « Tout l'écrit de Humboldt est porté par la conscience scrupuleuse de l'individualité spirituelle de l'être humain et de la confiance qui en est gagnée dans sa capacité de formation et sa capacité sociale qui s'ensuit de celle-ci. » (p.30). Ou bien dans les mots de Humboldt : « Principalement, si l'éducation est seulement sensée éduquer les gens, sans tenir compte des formes civiles spécifiques à leur donner, alors l'État n'y est pas nécessaire. » (cité à la p.29).

Là où les individus humains remettent leur destin à un état anonyme, cela n'affaiblit pas seulement leur prise d'intérêt et leur capacité sociale mutuelle mais encore leur créativité propre. Ainsi Humboldt développe ici largement avant son temps, un « concept d'art élargi » : « Ainsi peut-être, tous les paysans et artisans se laisseraient former des artistes, à savoir des personnes qui pratiquant leur industrie pour l'amour de la pratique et l'améliorant, guidés par leur propre vertu d'inventivité, cultivent de ce fait leurs forces intellectuelles

(*) La *Neue Thalia* était une revue en quatre volumes publiée par Friedrich Schiller entre 1792 et 1793. Ce faisant, il poursuit la tradition de son projet Thalia, interrompu en 1791. Le magazine, comme ses prédécesseurs, a été publié dans la librairie d'édition Georg Joachim Göschen à Leipzig. Ici, Schiller a publié, entre autres, quelques-unes de ses petites traductions de Virgile et de l'Arioste. [Wiki., nat]

en ennoblissant leur caractère et en élevant leurs jouissances. » (cité à la p.31.) Ce n'est qu'à partir des libres vertus de l'âme que l'être humain peut poursuivre son éducation et de développer : « Plus l'état s'y implique, davantage tous n'y participant point, au contraire tout y est tissé [de fil blanc, *ndt*]. Ceci est directement l'intention des états » (cité à la page 32). Qui ne fait que parler de garantir bien-être et bonheur à un état, « doit être suspecté de méconnaître l'humanité et de vouloir faire des machines des êtres humains (cité à la p.33). »

Humboldt en arrive ainsi à une idée de l'humanité (*ibd.*), qui — au-delà de toute abstraction de genre — est remplie d'une relation immédiate entre les individus. Étant donné que la productivité humaine, comme aussi les relations sociales, selon leur nature ne peuvent guère être saisies par une abstraction conceptuelle générale telle que celle propre à la raison d'état, c'est au système éducatif — exemplairement pour la vie sociale principalement, qu'il importe de travailler sur la liberté, l'échange spirituel et la confiance mutuelle dans l'institution de l'éducation et de la formation. C'est le noyau cardinal de la réforme pédagogique de Humboldt qui, sur la base des tendances politiques contraires ne devint que l'ombre du projet de ce qu'il entendait mettre en place » (p.42).

Thomas Brunner décrit comment Humboldt dut se confronter à ses contemporains politiques déterminants sur la base de sa prise de conscience conséquente pour la défense de la liberté individuelle et la limitation de l'influence étatique, que ce soit dans des questions de politique d'éducation du développement de l'état national ou des relations internationales. En même temps il fit un pas de plus cependant dans la philosophie de la connaissance. À quelle qualité de conscience morale l'individualisme peut-il en appeler ? Où est donc la source de cette qualité de confiance archétype d'une sensibilité pentecostaire d'une telle humanité ? Brunner montre, comment Humboldt, par l'emploi qu'il fit de la philosophie d'Immanuel Kant, parvint à un changement de son concept d'individualité, jusque-là désormais remis en cause comme une abstraction et par une « expérience de la vertu d'imagination intégrative de Goethe — et avant tout par ses entretiens avec Schiller (p.64) — il découvrit « une expérience du soi élargie pour en arriver à une authentique vie de l'âme » (p.78), à partir de laquelle il rechercha dès lors à déployer son activité sociale.

Connexion concrète au monde

Ainsi Humboldt put-il approfondir toujours plus sa « capacité de rencontre » (p.77) et se rapprocher de son idéal d'une rencontre humaine fondée totalement sur l'individualité. Toutefois cette capacité de rencontre ne se liait pas seulement sur ce qui se passe sur l'entre-humains. Car elle prenait de plus en plus une qualité de conscience morale, ainsi écrivit-il à son épouse caroline, en 1809, qu'un sens « d'appréhension immédiate de l'idée de vérité » est propre à l'humain, pour un « aperçu authentique de l'esprit dans le corps » et que [...] « le vrai saisissement du monde n'est possible », que par ce sens (cité à la p.72). Cette capacité intuitive est appa-

rentée au sens artistique, « car la plus grande prérogative de l'œuvre d'art c'est de rendre manifeste une vérité intérieure de la forme, obscurcie dans l'apparition réelle » (cité à la p.73). Quelques décennies plus tard le jeune Rudolf Steiner devait formuler : « *L'apercevoir de l'idée dans la réalité est la vraie communion de l'être humain.* »¹

Sa recherche géniale du langage n'était pas pour Humboldt seulement un sujet d'objectivisation scientifique distanciée, mais au contraire une expérience de rencontre avec l'esprit de la langue et du génie de la culture afférente. Humboldt maîtrisait de nombreuses langues modernes et anciennes, il lisait les témoignages de la plupart des cultures antiques dans l'original « La secrète unité merveilleuse de toutes les langues, mais avant tout, la haute jouissance d'entrer avec toute nouvelle langue dans un système nouveau d'idées et de sensibilités réceptives m'attirent infiniment » (cité à la p.83). Son amour voué au langage et l'étude du sanskrit qu'il considérait comme la « source primordiale des langues » (cité à la p.91), lui ouvrit, vers la fin de sa vie, un accès intérieur à l'antique Bhagavad-Gîtâ Gîta de l'Inde, qu'il accueillit comme une grâce. Il conserva sa connexion concrète au monde, il est vrai aussi dans sa recherche linguistique : « C'est seulement chez l'individu que la langue reçoit son ultime détermination qualitative et ceci parfait seulement le concept » (cité à la page 88). Une langue n'est donc pas seulement l'expression d'un esprit du langage, mais au contraire cet élément d'âme mystérieux, authentiquement vivant, qui n'est pas saisi conceptuellement, mais qui peut être vécu dans la rencontre humaine.

En de nombreux endroits, Thomas Brunner montre comment Wilhelm von Humboldt sur d'innombrables domaines — dans la philosophie cognitive, la contemplation de l'art, la compréhension sociétale — anticipa à l'état de germes ce qui, par la suite dans l'anthroposophie de Rudolf Steiner, fut dégagé par un travail systématique. Cela vaut particulièrement pour l'idée de la *Dreigliederung* de l'organisme social à laquelle Brunner consacre une vaste post-face. Ici et dans trois autres appendices l'auteur ne redoute pas d'aborder, de manière critique, les yeux bien ouverts, des exemples de développements actuels et de montrer que ce sont autant de méprises d'impulsions spirituelles, inaugurées par Wilhelm von Humboldt — et par la suite approfondies par Rudolf Steiner — de l'Europe centrale (*Mitteleuropa*), dont souffre notre actuel présent secoué de crises. Les impulsions d'avenir dégagées par le travail de Thomas Brunner peuvent aussi conférer du courage et un ferme espoir.

Die Drei 6/2024.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Heinz Mosmann est né en 1948 ; étudia la germanistique, la philosophie, la slavistique et l'histoire et fut actif, entre autres comme enseignant Waldorf à Heilbronn.

¹ Rudolf Steiner : Introduction aux écrits de science naturelle de Goethe (GA 1), Dornach 1987, p.126.